

Wagon où fut signé l'armistice. Sur cette photographie, on voit : le général Foch, l'amiral Wemyss, le général Weygand.

de l'avion qui l'attendait. A la vue de l'appareil il s'écria : « Non, je ne veux pas, non, je ne veux pas. »

Et il se sauva hors de l'aérodrome. D'autres eurent plus de ressort. Les Français, toujours imaginatifs, déposèrent une jolie danseuse non loin de Bruxelles. Cette femme, qui était Luxembourgeoise et parlait couramment l'allemand sans le moindre accent, eut pour mission de se rendre à Bruxelles, de bien s'y amuser la nuit avec des officiers allemands pendant une semaine environ, puis de retourner à l'endroit où elle avait été débarquée pour y attendre d'être recueillie. A la façon dont tournèrent les événements, il est à présumer que la demoiselle prit goût à la vie qu'elle menait, ou qu'elle rencontra quelqu'un qui lui devint plus cher que sa propre personne, toujours est-il qu'elle ne revint pas au rendez-vous qui lui avait été assigné et que le pilote, après l'avoir attendue plusieurs heures, dut repartir sans elle.

De chaudes discussions s'élevaient parmi les aviateurs concernant le cas d'un pilote qui serait surpris par l'ennemi accomplissant un de ces vols. Serait-il traité comme espion et fusillé ? La Convention de La Haye ne fournissait aucun éclaircissement sur ce thème. A la fin, on en arriva au raisonnement suivant :

Si les Allemands capturaient un pilote avec son passager, ce dernier en vêtements civils, ils avaient le droit de les fusiller tous les deux. Si le passager n'était pas en tenue civile, aucun des deux ne devait être traité comme espion. En conséquence et dorénavant tous les espions transportés au delà des lignes furent vêtus de l'uniforme qu'ils échangeaient contre des habits civils en débarquant.

Le procédé habituel était que pilote et passager s'envolassent dans la nuit pour atterrir à un endroit préalable fixé, d'accord avec un agent résidant en Belgique. Ordinairement le point d'atterrissage choisi se trouvait être un champ désert et



Exposition de travaux exécutés par des Belges internés en Hollande.

obscur. Afin de guider les aviateurs, l'agent allumait dans une cheminée une lumière brillante disposée de façon à n'être aperçue qu'à vol d'oiseau. Le pilote qui survolait à une grande hauteur atterrissait tout doucement, il était essentiel que le bruit du moteur s'entendit le moins possible. Le passager débarquait alors et changeait de vêtements dans la maison de l'agent, tandis que le pilote repartait. La plupart de ces agents, — il n'y en eut pas beaucoup, — appartenaient à la catégorie que j'ai désignée sous le nom de « boîtes aux lettres ». C'est-à-dire qu'ils faisaient une tournée rapide chez les agents résidents, écoutaient les informations que ceux-ci avaient récoltées dernièrement et qu'ils confiaient de préférence à leur mémoire; puis ils étaient recueillis, par exemple au bout de trois jours, par les aéroplanes qui les ramenaient au Quartier Général anglais où ils rapportaient en détail tout ce qu'ils avaient entendu.

Quelques-uns de ces espions furent découverts, ou du moins ils ne se trouvèrent pas au rendez-vous fixé. En général, les Allemands, à l'aide de microphones, entendaient le ronflement du moteur dans le silence de la nuit, puis ils percevaient le coupage de l'allumage pour la descente et enfin un nouveau bourdonnement quand le pilote réparait. Ils établissaient alors un cordon autour du lieu suspect, et le lendemain avait lieu une battue systématique dans toute la région avec interrogatoire de tous les paysans. Les derniers mois de la guerre, on fit usage du parachute pour déposer les espions transportés en avions. Ceux-ci se laissaient tomber de l'aéroplane avec le parachute, d'une hauteur de plusieurs milliers de pieds. On atténuait de cette façon la perception du bruit du moteur par les microphones.

Un autre moyen de rester en contact avec un agent déposé en Belgique par avion, c'était l'emploi des pigeons. A ce propos, on croit généralement que le pigeon retourne à son pigeonnier de quelque point qu'on le lâche. Il n'en est pas toujours ainsi. Supposons un espion anglais arrivant à Gand, avec un panier de pigeons venant de la zone anglaise, de Boulogne par exemple, et lâchant ses pigeons, porteur chacun d'un message; il y a peu

de chances pour que ceux-ci reviennent à Boulogne. D'autre part, on risquait toujours la capture de ces pigeons par l'ennemi qui pouvait les utiliser à son tour. C'est ce qui faillit arriver une fois.

Peu de temps avant que commençât la bataille de la Somme, un pilote d'espionnage prit son vol avec un agent, un Belge, porteur d'un panier de pigeons. Le pilote se proposait d'atterrir à la lisière d'un bois, près de Gand, à côté du signal allumé dans une cheminée par un de nos agents-résidents, puis de s'en retourner dans nos lignes sitôt qu'il aurait déposé son passager. Celui-ci devait recueillir ses informations et libérer ensuite les pigeons auxquels il confierait ses messages. Malheureusement, à l'atterrissage, le pilote cassa du bois et le passager fut tué. Le pilote lui-même demeura empré dans les débris de son appareil avec une jambe brisée. Le panier contenant les pigeons avait été projeté à un mètre de lui, hors de son atteinte. Les Allemands pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Leur premier soin, évidemment, serait d'emporter les pigeons au Quartier Général d'où ils seraient lâchés porteurs de faux messages, ce qu'il fallait éviter à tout prix. Le pilote, comprenant le danger, se mit à appeler. Heureusement, une vieille femme belge l'entendit, et sur les ordres du blessé, lâcha les pigeons. A l'un d'eux, il put même attacher un court récit de l'accident qui venait d'arriver.

J'ai dit plus haut que la possibilité de se servir d'appareils clandestins de télégraphie sans fil pour communiquer en campagne par delà les lignes se faisait de plus en plus rare pour les Allemands et qu'elle finit par disparaître dès les premiers temps de la guerre. Néanmoins, il y avait toujours le risque que les Allemands, à force de recherches, trouvaient finalement un système qu'on ne pourrait découvrir. Il fallait donc, jour et nuit, exercer la plus stricte vigilance autour de la télégraphie sans fil.

On a raconté une foule de choses au sujet de la télégraphie sans fil « secrète » au cours de la guerre. On a supposé que les espions circulaient en grand nombre, recueillant des informations, puis qu'ils s'asseyaient pour sortir de leur poche



Le petit Belge triomphant. (Dessin de E. Van Offel).

un appareil de télégraphie sans fil et transmettaient de cette façon leurs renseignements en langage chiffré. Or, malgré la peine que je vais causer aux auteurs de ces romanesques détails, c'est un non-sens. Jusqu'à présent, la télégraphie sans fil secrète n'a pas existé.

Je me souviens d'en avoir parlé avec M. Marconi à Rome au printemps de 1918. Nous discutâmes de renseignements par T. S. F. c'est-à-dire du système en vertu duquel nous surprinions les messages envoyés par les armées allemandes, et j'émis l'opinion que les événements militaires de la guerre auraient eu un cours différent si la télégraphie sans fil secrète avait existé. Tout d'abord, nous

aurions muni nos agents en Belgique de ces installations et serions demeurés sans interruption en contact avec eux. Sur les opérations en camgraphie sans fil secrète, dit-il ; mais nous n'avons savant secoua la tête :

— Je ne connais trop l'importance de la télégraphie sans fils secrète, dit-il ; mais nous n'avons pas encore atteint ce degré de perfection. Croyez-moi, j'ai étudié sans cesse le problème durant toute la guerre.

Il est possible que ce qui approcha le plus du secret dans la télégraphie sans fil, ce fut l'onde continue avec des ondes de longueur fréquemment alternées durant la transmission, de façon qu'un

ennemi éprouvât de grandes difficultés à surprendre la longueur de l'onde et à se mettre au diapason. En fait, la moitié du message lui échappait généralement. Un réseau excellent de postes d'examen de télégraphie sans fil existait sur les fronts français et britanniques pour la découverte de toute station émettant des ondes suspectes.

Les Allemands avaient d'ailleurs un système de protection similaire. Voici en quelques mots comment ce système de protection était organisé :

Chaque armée, de sept ou huit divisions, avait à son service plusieurs stations interceptrices, appelées stations de réglage. L'ensemble de ces stations conjuguées remplissait la double mission d'intercepter et de situer toutes les stations de télégraphie sans fil de l'armée allemande, — il y en avait des centaines fonctionnant chaque jour, — et de veiller constamment pour s'assurer si la télégraphie sans fil était employée par des espions à l'arrière des lignes anglaises. La surveillance ne cessait ni de jour ni de nuit. Les opérateurs des stations interceptrices recueillaient tout ce qu'ils pouvaient percevoir, ceux des stations de réglage situaient par l'intersection magnétique toutes les stations émettrices. Cet appareil de localisation fut une des grandes inventions de la guerre. Avec un détecteur de direction, on peut repérer magnétiquement toute station qui, soit au repos, soit en mouvement, émet des ondes hertziennes.

Supposons que nous ayons deux stations de réglage, une à Londres et une à Paris. Une station allemande en un point quelconque envoie un message. La station de Londres règle sa position, disons à 90 degrés ; celle de Paris, à 50 degrés. Le point d'intersection du repérage de Londres et de Paris indiquera exactement l'emplacement de la station allemande. La valeur de cet appareil pour découvrir les messages suspects est évidente. Il rend absolument impossible toute transmission secrète. Si un espion allemand se mettait tout à coup à télégraphier d'un point isolé à l'arrière des armées anglaises près d'Ypres, les stations de repérage de cette région s'orientaient immédiatement de ce côté pour déterminer sa position approximative à un ou deux milles près.

Il y eut plusieurs alertes, c'est vrai, mais pendant quatre années, en France, en Italie, en Palestine, en Macédoine, en Mésopotamie, je n'ai vu qu'une seule de ces alertes qui fût réellement fondée.

Il s'agissait alors de la grande station de Nauen, laquelle en alternance avec sa propagande faite en langage clair, intercalait un mélange alarmant de signes dépourvus de sens, émis avec la rapidité de l'éclair. Tout d'abord, on crut à une tentative maladroite pour brouiller nos stations d'émissions. Mais comme les opérateurs allemands de télégraphie sans fil ne passaient pas pour des imbéciles chez nous, un ou deux de nos officiers décidèrent de consacrer leurs moments perdus et même leurs permissions (car la ténacité d'un expert en T. S. F. est tout simplement unique) à résoudre le problème de Nauen.

C'était naturellement un usage depuis longtemps établi que d'enregistrer les messages pendant leur envoi, au moyen d'un cylindre de gramophone ordinaire, que l'on pouvait faire tourner ensuite en présence de nos experts attentifs. C'est de cette façon que fut enfin résolu le mystère de Nauen.

Un jour qu'un de nos officiers s'amusa à reproduire les « bredouillements électriques » qui avaient été envoyés la veille par l'ennemi, le ressort du gramophone céda et comme le cylindre tournait de plus en plus lentement, on découvrit peu à peu que ces bredouillements électriques étaient bel et bien un langage chiffré. Notre expert en codes secrets établit en effet que ce message se rapportait à des agents de l'Allemagne en Espagne et en Amérique du Sud.

\* \* \*

Chacun sait qu'un autre service rendu par ces appareils fut le repérage des zeppelins. Grâce à celui-ci nos pilotes allaient attaquer les dirigeables en mer. Aussi les zeppelins se servirent-ils de moins en moins de télégraphie sans fil. Pourtant quand ils perdaient leur direction, il leur fallait recourir à Cuxhaven et à Tondern pour régler leur position. Un opérateur de zeppelin transmettait son appel chiffré — X Y Z — puis une suite de V ou quelque autre groupe de lettres. Les stations de réglage à Cuxhaven et à Tondern repéraient à leur tour le dirigeable X Y Z, grâce à l'envoi de ses V successifs; puis un poste transmetteur envoyait le point en langage chiffré au commandant du zeppelin qui repérait de cette manière la position qu'il occupait momentanément dans la mer du Nord. Après quoi, il changeait de direction ou filait suivant les cas tout droit devant lui sur Londres.

Les Allemands n'ignoraient pas que nous recueillions tous leurs messages et que nous étions à même de repérer leurs dirigeables aussi exactement qu'eux-mêmes aussi recouraient-ils à des subterfuges, comme de nous envoyer de fausses positions, etc...

En évoquant cette télégraphie sans fil des zeppelins, je me rappelle une visite que je fis dans un bureau situé au quatrième étage du War Office, au cours d'un raid.

Les dernières positions de l'X Y Z repérées par notre station de réglage étaient envoyées par tube pneumatique du poste d'observation sur le toit. De temps à autre un officier, la cigarette à la bouche, les relevait.

« Le vieux zep est à 20 milles au sud de Dogger Bank », disait-il par exemple puis il continuait à parler théâtre, permissions, ou autres actualités de ce genre.

C'était l'après-midi ; on circulait alors dans le West End, sachant qu'un raid se produirait dans quelques heures ; on arpentait des rues encombrées de femmes et d'enfants ne se doutant de rien et projetant des sorties pour ce même soir qui serait plongé dans les ténèbres et la solitude... C'était une sensation étrange en vérité et il fallait faire un grand effort pour garder le silence.

Mais j'ai perdu de vue la boue des Flandres et les communications des espions au travers des lignes

Une des plus jolies histoires de la guerre se rapporte à l'existence d'une station de télégraphie sans fil à Baer-le-Duc en Belgique. Baer-le-Duc est un petit territoire belge, oublié par la Conférence de la Paix en 1839 et qu'on a laissé au milieu de terres hollandaises ; tout comme si une ville écossaise avait été oubliée en Angleterre à deux ou trois milles au sud de la frontière.

Baer-le-Duc se trouve sur la ligne de chemin de fer reliant Turnhout (Belgique) à Tilburg (Hollande) et compte peut être en tout quatre cents habitants belges. Dès qu'éclata la guerre, la valeur de ce territoire devint évidente. Ce n'était rien moins qu'une bande de territoire allié derrière les armées allemandes, mais inviolable puisque entourée par la Hollande neutre. Bien que les sentinelles allemandes postées à la frontière hollandaise pussent voir ce qui se passait dans la rue principale du petit village, il ne leur était pas permis de toucher un cheveu de la tête de ses habitants. Et les Belges en profitèrent !

Ils firent de Baer-le-Duc un centre de ralliement pour les fugitifs français ou anglais et permirent à ces derniers d'y établir une station de télégraphie sans fil. Pendant longtemps, celle-ci transmet quotidiennement aux Alliés des informations chiffrées.

Non seulement les Allemands savaient que la station existait, mais ils pouvaient même l'apercevoir. Ils placèrent un autre poste juste en face d'elle et tout ce que transmettait Baer-le-Duc était aussitôt intercepté. Mais les messages étaient toujours chiffrés, et lorsque les Allemands étaient parvenus à en découvrir le code, le chiffre était déjà changé.

Certains agents des Alliés, après avoir espionné les Allemands en Belgique, gagnaient tout droit Baer-le-Duc en franchissant clandestinement la frontière hollandaise. On chiffrait alors les informations qu'ils avaient recueillies et on les transmettait par télégraphie sans fil. Malheureusement des difficultés gênèrent bientôt le travail du poste belge. Une installation de ce genre exige une grande quantité d'essence, et, au bout d'un certain temps, les Allemands protestèrent formellement en Hollande parce qu'on laissait passer l'essence dans Baer-le-Duc où elle servait à des usages de guerre.

Les Hollandais, naturellement, consentirent aussitôt à ne plus laisser passer les approvisionnements d'essence, et alors commença une longue et périlleuse affaire de contrebande dans le petit flot de terre belge. Les principaux contrebandiers étaient des vieilles femmes hollandaises et belges, de fort embonpoint qui dissimulaient quelques litres d'essence dans l'ampleur de leur jupes, et pénétraient ainsi dans Baer-le-Duc. Mais une difficulté plus grande allait surgir encore. Les Allemands réussirent à corrompre quelques employés de la station d'émission et à diverses occasions des renseignements erronés furent télégraphiés aux Alliés en France. C'était la pire des éventualités. Et de fait, lors des derniers mois de la guerre, l'intéressante station de Baer-le-Duc fut de peu d'utilité, car les Etats-Majors français et britannique la considéraient comme passablement corrompue. Néanmoins, en des temps plus éloignés, elle avait rempli noblement son rôle.

\* \* \*

Si la guerre par la télégraphie sans fil suscitait quelques fantaisies sur terre, par contre sa portée sur les opérations navales est tout simplement déconcertante.

L'armée et l'aviation peuvent s'incliner devant la marine pour ce qui est du contrôle des longueurs d'ondes et des précautions générales contre le brouillage des émissions. L'Amirauté commandait vraiment l'éther. De fait, le déchiffrement et le repérage de la télégraphie sans fil de l'ennemi étaient un des meilleurs rivets du bouclier puissant qui protégeait la Grande-Bretagne. Chaque vaisseau de ligne, chaque escadrille de torpilleurs, chaque sous-marin de la flotte de la Manche, possédait son code et ses signaux d'appel alternatifs de télégraphie, de sorte que Capelle ou Tirpitz ou Scheer n'engagèrent jamais une opération, même insignifiante, sans que les oreilles toujours attentives de nos opérateurs n'en fussent informées. Des centaines de bateaux étaient annuellement repérés et des milliers de groupes de chiffres interceptés, pour être classés étudiés et réétudiés jour par jour dès qu'un perfectionnement survenait dans l'usage de la T. S. F.

A la fin, nos opérateurs — les meilleurs du monde — devinrent si accoutumés aux émissions navales des Allemands que par leurs propres progrès techniques, ils neutralisèrent amplement les efforts de l'ennemi pour conserver le secret de ses messages par les variations continuelles de ses signaux d'appels ou d'autres émissions factices.

Après des années, nos opérateurs, à force d'observation, étaient parvenus à reconnaître les principaux opérateurs allemands par leur mode de transmission, quel que fût le signe d'appel employé.

La valeur de cette découverte était immense. Supposez que nos opérateurs aient intercepté l'appel « K. Q. » K. Q. d'après les plus récentes déductions, était le signe d'appel du « Bayern ».

« Ce n'est pas un opérateur du « Bayern » qui est à l'appareil, déclarait un opérateur britannique expert dans son art, je connais sa manière. Celui qui transmet, c'est l'opérateur du « Baden ».

Grâce à cette « oreille », on savait alors que le « Bayern » avait échangé son signal avec le « Baden » — changement qui pouvait avoir de graves conséquences lors d'un combat sur mer, car si notre flotte entrait en action, croyant le « Bayern » dans telle position et envoyant tel ou tel message, alors qu'il n'en était rien, ces fausses données capables de se répercuter sur toutes les dispositions des Allemands pouvaient avoir pour nous les suites les plus fâcheuses.

Au fond, les Allemands nous simplifiaient la besogne. Ils employaient des vaisseaux de relai dans leurs escadres en marche et même quand leurs navires étaient ancrés à Kiel, dans le canal. C'est-à-dire qu'aucun vaisseau ne pouvait directement communiquer avec un autre. Il lui fallait passer par le vaisseau de relai dont les opérateurs transmettaient le message ou l'arrêtaient, selon que l'officier de contrôle en décidait ainsi. Ce système offrait de grands désavantages, car il laissait filtrer les informations.

Il était en effet très simple de concentrer ses recherches sur chaque vaisseau de relai et de capter tout ce qu'il transmettait. De plus, il révélait le groupement des unités de la flotte germanique qui entouraient chaque vaisseau de relai. C'est ainsi qu'à force d'observation on arrivait à savoir que le « Seydlitz », le « Derfflinger » et le « Moltke » étaient attachés pour le contrôle de la T. S. F. au « Von der Tann », chose qui, dans certaines circonstances, était infiniment précieuse à connaître.

Par contre, les Allemands eurent l'avantage avec leur système de relai et de contrôle, notamment à la bataille du Jutland, où leur télégraphie sans fil exécuta admirablement son travail de liaison dans les opérations, alors que notre T. S. F. ne fut pas cette fois à la hauteur de sa tâche.

Il est même possible que la mésentente Jellicoe-Beatty ou leur méprise sur les distances, lors de cette mémorable soirée du 31 mai 1916, fût due au fait que les Allemands surprirent le signal d'appel du vaisseau anglais « Lion » et envoyèrent des messages apocryphes à l'« Iron Duke » comme s'ils émanaient du commandant de l'escadre des croiseurs de bataille britanniques.

Que d'étranges choses se passèrent sur mer dans cette guerre scientifique des ondes hertziennes !

On a dit que, plus d'une fois dans les dernières phases de la guerre maritime, l'amiral Beatty fit « marcher » son adversaire par une orchestration de T. S. F. qui ne manquait ni d'habileté ni de fantaisie.

On parla aussi beaucoup, à un moment donné, de la « flotte fantôme » qui n'était qu'un faux « double » de la grande flotte ; cette flotte fantôme battait les mers pour prendre au piège celle de Tirpitz.

Il est probablement que cette flotte fantôme n'était qu'une escadrille de vaisseaux plus ou moins vieux sur lesquels on avait installé autant d'appareils de T. S. F. en tous points semblables à ceux dont on se servait sur les vaisseaux de l'escadre des cuirassés de ligne. Il est également probable que l'amiral Beatty ait transféré les opérateurs de ladite escadre sur cette fausse escadrille, de façon que les sans-filistes allemands fussent leurrés davantage et se crussent toujours en communication avec la véritable escadre et il est aussi possible que notre commandant en chef des forces navales ait donné à chacun des vaisseaux de l'escadre simulée un signal d'appel de l'escadre réelle.

et enfin qu'il se soit servi d'un code complètement nouveau... Mais n'insistons pas sur ce thème délicat.

Soudain, dans la nuit les Allemands entendent « K. Q. » qui appelle « Z. D. ».

Vite, ils consultent leurs notes, font des calculs et trouvent que « K. Q. », qui opère à ce moment même, est l'enfance de l'art et sa position est repérée dans la mer du Nord. Cependant, les experts cryptographes allemands sont en train de déchiffrer au fur et à mesure ce que « K. Q. » transmet... Peu de temps après, le service des renseignements allemand est en mesure de rapporter à von Scheer que Beatty, avec le « Lion », est parti du Dogger Bank et se propose de rejoindre l'escadre des croiseurs légers au point du jour à cent milles au nord — nord-est de Hélioland.

Et pendant ce temps-là Beatty, à bord du « Lion », est tranquillement à l'ancre dans le port de Rosyth, ou longe silencieusement la côte norvégienne, se préparant à attaquer par derrière les forces allemandes qui vont se mesurer avec son sosie d'escadre à « cent milles au nord — nord-est d'Hélioland ».

La guerre de la télégraphie sans fil a été vraiment un conte de fées d'un nouveau genre, dont l'action à chaque page est une nouveauté.

Au moyen d'une invention étrangère qui, si elle avait été mise au point à temps, aurait arrêté les efforts intellectuels de l'ennemi pour camoufler son travail, les oscillations de l'émission d'un opérateur étaient photographiées à leur réception par une station interceptrice. Le négatif qui en résultait était assez semblable à une photographie d'empreintes digitales.

Dans une opération aussi minutieuse que la transmission par T. S. F. le toucher de chaque opérateur diffère, en effet, beaucoup de celui de son voisin et il serait devenu possible, au moyen de ces photographies d'oscillations humaines dans la transmission, d'établir un registre de tous les opérateurs allemands de T. S. F. Ainsi, Hans et Fritz auraient été reconnus par les particularités de leur oscillation, comme appartenant au « Hindenburg » et chaque fois que leurs oscillations eussent été interceptées, le service des renseignements aurait su que le « Hindenburg » télégraphiait, malgré le changement de ses signaux d'appel ou les camouflages compliqués auxquels ils auraient eu recours.

Il est douteux que la télégraphie sans fil soit jamais appelée à jouer un rôle aussi important dans le service des renseignements navals. En tout cas, une forme de télégraphie sans fil secrète est déjà à l'étude, de sorte que dans une guerre future, tout sera silencieux comme la tombe.

Le rôle dramatique joué par la T. S. F. durant la guerre pourrait même être considérablement développé ; mais ce serait révéler des secrets qu'il ne m'appartient pas de mentionner dans ce livre.

Je citerai encore un exemple et ce sera tout.

Pendant la première bataille d'Ypres, alors que les Anglais occupaient chaque jour de nouvelles lignes, les communications entre la zone de combat et le G. Q. G. à l'arrière pouvaient se faire seulement par des estafettes ou par T. S. F.

A plusieurs reprises les estafettes eurent des accidents pendant qu'elles portaient leur message, parfois avec de funestes conséquences pour des unités entières ; de sorte qu'au cours d'une nuit fatidique, un général fameux voulant communiquer à Sir John French la dernière disposition de ses forces, recommanda que son bulletin fût transmis par T. S. F.

L'officier de la T. S. F. refusa d'expédier le message.

Ce message était en clair — aucun code préalable n'avait été échangé dans la précipitation des événements — et il donnait des détails précis sur

tout l'ordre de bataille des Anglais. Les Allemands certainement allaient en faire leur profit.

— Dites à ce jeune homme, répondit le général, quand on l'informa de l'attitude de l'officier de la T. S. F., de commencer l'envoi de ce message dans les cinq minutes.

L'officier n'avait plus qu'à obéir. Les détails de l'ordre de bataille complet des Anglais dans le secteur de Menin prirent le chemin des airs pour le bénéfice de tous, amis et ennemis.

Mais alors une chose étonnante se passa.

Les Allemands interceptèrent le message anglais et en conclurent qu'aucun chef ayant l'usage de son bon sens ne commettrait la faute d'envoyer en clair de telles informations concernant ses troupes ; par conséquent, ce message était un piège, qui nécessitait que l'on prit de nouvelles dispositions.

— Je savais qu'ils en tireraient ces conclusions, déclara plus tard l'auteur du message, c'est pourquoi j'ai insisté pour la transmission en clair.

En admettant que notre général fût de bonne foi, il courait cependant un fameux risque !

\* \* \*

Quand on jette un coup d'œil rétrospectif sur le développement de l'espionnage derrière le front, on peut constater que les meilleurs moyens de communications futures entre les agents en campagne et leurs quartiers généraux seront les aéroplanes et la T. S. F. — un aéroplane pourvu d'un moteur silencieux et une télégraphie sans fil réellement secrète. La science un jour accomplira sans doute ces deux perfectionnements.

Alors il sera possible à un officier d'Etat-Major à Amiens, par exemple, de commander à un agent. « Allez à Bruxelles et signalez chaque jour à midi, pendant une semaine, les troupes que vous verrez. » L'agent sera déposé sans bruit pendant la nuit, il flânera une semaine durant dans Bruxelles et chaque jour, à midi, il enverra son information par T. S. F.

D'autre part, il est un autre perfectionnement de l'espionnage qu'il ne faut pas perdre de vue.

Les réseaux d'espionnage sont édiflés pattemment dans les longues périodes de paix. Un peuple comme nos ennemis d'hier est fort capable de faire enrôler des agents dans les armées anglaises et alliées et de les payer bon an mal an avec parcimonie, même à ne rien faire... jusqu'au jour de la prochaine guerre. Le soldat traite ne fut pas absolument inconnu durant cette campagne, dans une future guerre générale comme l'était celle-ci, il peut devenir un péril mortel.

Pour citer un exemple, en mars 1916, un des premiers monoplans Fokker construits fut amené dans les lignes anglaises, à Merville, par un sous-officier allemand, à la solde de l'Angleterre. Le Fokker était universellement craint, alors, et le coup valait vingt fois la somme d'argent, cinquante livres sterling, qui fut payée au pilote allemand.

Il arriva bien d'autres choses extraordinaires dans le domaine de l'aviation.

On a raconté que des officiers alliés descendirent dans les lignes allemandes, firent visite à des amis et reprirent la voie des airs avec la benvole permission de l'ennemi. On n'aime pas parler trop de ces choses, mais il est clair qu'aucun espion n'est mieux placé que dans l'aviation du pays qu'il espionne. Quoi de plus simple pour cet homme, volant chaque jour en service commandé, de noter tout ce qui se passe autour de lui ; puis, quand on l'envoie en reconnaissance, de laisser tomber à un point déterminé des lignes ennemies les renseignements recueillis, en ayant soin d'attacher à son paquet une fusée à fumée pour guider ceux qui le rechercheront ?

Des choses plus extravagantes encore pourraient se produire, en fait d'espionnage. Un soldat espion

à la solde de l'ennemi, un artilleur, ne pourrait-il enfermer des renseignements secrets dans un faux obus avant de l'envoyer à une distance de dix, vingt ou trente milles au delà des lignes ?

\* \* \*

J'ai traité jusqu'ici la question de la transmission des renseignements par les espions à l'arrière des lignes.

Leurs moyens de communications, loin du front, dans les grandes-villes, dans les ports, dans les pays neutres et en haute mer, étaient tout différents. En l'occurrence, les chiens, les moulins à vent ou les pigeons se trouvaient remplacés par des encres sympathiques et des codes convenus dans les journaux.

On croyait généralement pendant la guerre que l'espion opérait comme au théâtre. Il y avait dans l'imagination populaire le gentleman au valetot de fourrure qui, dans une automobile puissante se rendait sur un point retiré de la côte et envoyait vers la mer des signaux lumineux résumant les dernières nouvelles entendues ce soir-là au «Carlton.» Ou encore on parlait à mots couverts du vieux monsieur d'origine teutonne, assis dans son fauteuil, en robe de chambre, en pantoufles, avec une calotte sur la tête et qui allumait des signaux dans la cheminée de sa maison, pour renseigner le zeppelin évoluant dans la nuit. Il y avait aussi la lettre trouvée sur le prisonnier de guerre et toute saturée d'encre invisible... ou la beauté fatale invitée à bord d'un cuirassé ; elle se précipitait dans la cabine du capitaine, s'emparait du code et le lançait par dessus bord à son amant, Fritz von Bosch, qui l'attendait confortablement installé sur les ailes de son hydravion. On se souvient aussi de l'appareil secret de télégraphie sans fil placé sur la tour d'une église, actionné par l'organiste qui jouait un oratorio trompeur, et la veuve dangereuse qui dissimulait artistiquement dans son corsage des pigeons voyageurs.

Ah ! quels beaux épisodes pour un film à sensation...

En fait, la transmission des renseignements étaient bien moins théâtrales.

Prenons par exemple un des plus dangereux espions qui fut arrêté en Italie. L'agent en question, un voyageur de commerce, représentant une maison de Milan, voyageait continuellement entre Milan et Tarente. Arrivé dans cette ville sous l'apparence d'un honnête négociant uniquement occupé de son commerce, cet espion, à la solde de l'Autriche, se rendait dans un petit café situé dans une rue écartée et prenait un verre de vermouth ou de malaga avec des amis employés dans les docks. Ceux-ci le mettaient verbalement au courant des dernières nouvelles qu'ils avaient apprises et le voyageur de commerce, toujours insoupçonné, rentrait à Milan, rapportant, verbalement aussi, les renseignements récoltés, à un Suisse qui pour ses affaires faisait souvent la navette entre Berne et Milan. De retour en Suisse neutre, ce dernier couchait enfin par écrit les informations venant de Tarente et les remettait à l'un des nombreux « agents récepteurs » que l'Allemagne entretenait en Suisse pendant la guerre. Un ou deux jours après, le rapport complet s'étalait sur la table de l'Etat-Major de la marine à Cuxhaven ou à Pola. C'est de cette façon prosaïque et obscure que cet agent opéra plusieurs mois durant.

De tels agents de transmission étaient excessivement difficiles à surprendre et pratiquement impossibles à inculper. La méthode généralement employée pour pincer ces «honnêtes commerçants», consistait à surveiller leurs dépenses et leurs opérations de banque par rapport à leurs revenus connus et de noter les personnes qu'ils voyaient au cours de leurs voyages. Quand ces enquêtes

donnaient corps aux soupçons, on refusait au délinquant son permis de circuler, la première fois qu'il le demandait. On ne pouvait guère agir différemment en l'absence de preuves positives d'intelligences avec l'ennemi. Des milliers de gens ont dû être par ce moyen empêchés de voyager, sur un simple soupçon, bien que parmi le nombre il se fût trouvé peut-être seulement dix agents de l'ennemi.

Il était presque aussi difficile d'inculper l'homme qui expédiait dans un pays neutre des lettres d'affaires parfaitement inoffensives en apparence, mais où chaque mot et chaque phrase, chaque tournure de phrase même avait une signification spéciale que savaient démêler les correspondants au courant du code convenu.

Il y avait encore la possibilité du correspondant de guerre agissant comme agent de transmission à l'armée opposée.

Il n'eût pas été difficile à un correspondant de guerre, qui eût été en même temps un agent de l'ennemi, de communiquer ses renseignements dans le camp opposé en employant certaines phrases ou certains mots dans ses télégrammes. Par exemple cette phrase : « Les Russes combattirent vaillamment » aurait pu très bien être le synonyme de : « Les Russes sont à court d'obus lourds. » Ce moyen de communication avait en plus le mérite de fournir des renseignements immédiats et authentiques.

Un exemple typique de la «lettre innocente» fut fourni par deux Allemandes, la mère et la fille, qui habitaient Hampstead. Ces deux femmes, qui furent condamnées à un long emprisonnement, relaient les résultats de chaque raid de zeppelins sous forme d'enthousiastes récits sur la vie des oiseaux dans la localité. La censure, à la longue, en arriva à cette conclusion légitime que la vie des oiseaux ne devait guère être d'un si puissant intérêt pour les habitants de la Hollande auxquels ces lettres étaient adressées, et une comparaison des lettres avec les raids subséquents fournit la certitude que les deux femmes étaient des espionnes.

A cet égard, bien des gens à Paris ou à Londres se sont demandé quelle utilité il y avait pour l'ennemi à savoir exactement où tombaient les bombes qu'il avait lancées.

Cette connaissance postérieure lui rendait le même service que lorsqu'un observateur détermine pour une batterie l'endroit exact où à porté le feu de son artillerie. Cela lui permettait de rectifier en conséquence son prochain bombardement.

« A vingt-deux heures douze une bombe est tombée dur le théâtre du «Lyceum», écrivait un espion allemand.

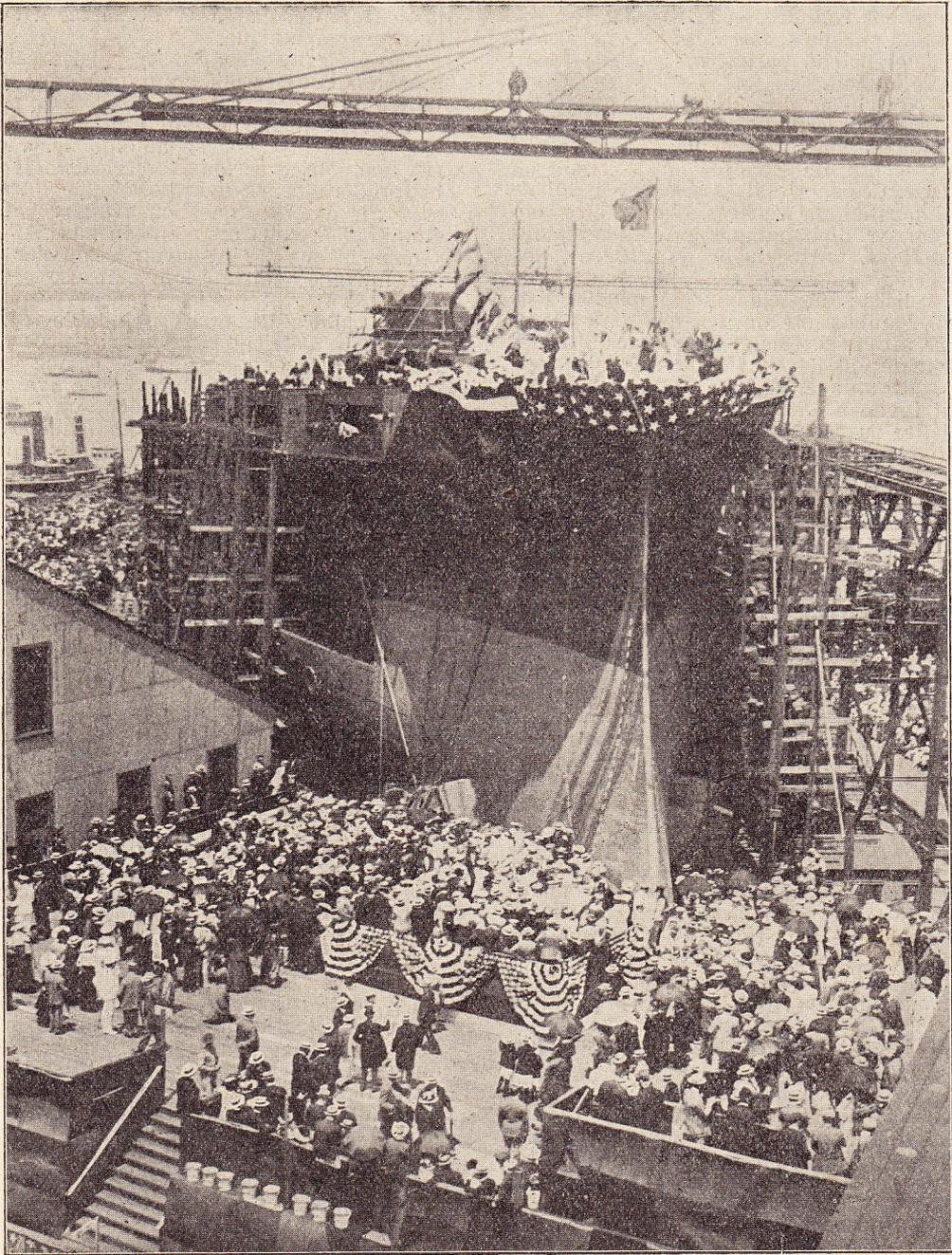
Le commandant de l'aéronef regardait son itinéraire au-dessus de Londres, lors de ce même raid, et y trouvait l'indication du moment précis auquel chaque bombe avait été lancée :

« A vingt-deux heures douze, notait-il, je croyais planer au-dessus de l'église Saint-Paul ; il paraît que j'étais à un demi-mille plus à l'ouest. » Et il tenait compte de son erreur pour un prochain raid.

Les sous-marins étaient des auxiliaires très précieux pour le service secret de l'ennemi ; ils servaient à la fois à débarquer des espions en Angleterre et même en France, et à recueillir les rapports d'agents résidant dans de grands ports comme Cherbourg et Liverpool.

Il est douteux que les signaux lumineux envoyés de la côte aient été pratiqués sur une grande échelle. Cependant, dans le cas d'un certain gardien de phare, il fut prouvé que cet homme, qui habitait le phare avec sa femme, fournissait de l'essence aux sous-marins allemands et signalait aussi à l'ennemi les vaisseaux qu'il avait vus passer dans vitesse.





Le lancement du super-dreadnaught américain "Arizona",

Pour le pincer, on lui tendit un piège. Une surveillance fut établie et la nature des signaux du phare fut exactement notée — spécialement le signal annonçant qu'il y avait de l'essence et que le sous-marin pouvait débarquer des hommes pour venir la chercher. Puis, une nuit, des marins se tinrent sur la côte et quand le signal de l'essence eut été lancé, ils cueillirent tranquillement les Allemands qui avaient débarqué. Ce cas fut néanmoins une exception.

La méthode ordinairement employée par les espions désireux de communiquer avec les sous-marins était très simple. Les renseignements qui intéressaient le commandant du sous-marin concernaient la date, l'heure et la nature des navires en partance dans des ports tels que Liverpool et Glasgow, afin qu'il pût les guetter au large et les tor-

piller au passage. Dans les grands ports on trouve toujours une nombreuse colonie étrangère ; des Danois, des Espagnols et autres qui sont en relations avec des compagnies de navigation et des maisons de commerce. C'était dans cette colonie que les Allemands recrutaient leurs agents pour l'espionnage par les sous-marins. Un agent de ce genre, vivant continuellement au milieu des docks, récoltait des renseignements, puis, avec sa bicyclette, il gagnait un des points qu'on lui avait assignés sur la côte et remettait son rapport à une chaloupe envoyée par le sous-marin. Il n'est guère douteux que cette méthode fût pratiquée avec succès et que les informations que les Allemands obtenaient sur les départs des vaisseaux anglais, augmentèrent le nombre des torpillages. Cependant vers la fin les pertes diminuèrent du fait que l'on

inaugura dans tous les ports anglais un service de faux renseignements ainsi que je l'esquissai dans un précédent chapitre, et le résultat fut que personne, sauf, quelques rares initiés, ne savait exactement quel bateau partait ni à quelle heure du jour ou de la nuit.

Le moyen d'envoyer des informations que les agents de l'ennemi recherchaient le plus, c'étaient les valises diplomatiques des neutres, portées par messagers spéciaux, de Londres en Hollande ou en Scandinavie. Ces sacs étaient scellés à l'ambassade ou à la légation de Londres avant d'être confiés à un courrier diplomatique qui les remettait intacts à La Haye, à Stockholm, ou à Berne. Les puissances belligérantes n'avaient pas le droit de visiter ces valises ; une confiance implicite dans l'intégrité de l'ambassade qui les expédiait devait être accordée à celle-ci. Quand les risques attachés à ce système furent devenus trop évidents pour être ignorés davantage, chaque ambassadeur ou ministre fut invité à s'arranger de façon à ce qu'aucune lettre ou document privé d'aucune sorte ne pût se trouver dorénavant inséré dans la valise officielle.

L'efficacité de cette pratique fut démontrée par l'arrestation, vers la fin de la guerre, d'une jolie Scandinave qui s'était servie de la valise d'un pays neutre, à l'aller et au retour, pour faire de l'espionnage. Cette jeune femme, qui fut d'ailleurs condamnée à la réclusion perpétuelle, était vraiment un oiseau rare, un type merveilleux de l'espionne de mélodrame jouant son rôle dans la vie réelle. Elle recueillait ses informations à sa manière et s'arrangeait pour les transmettre à qui de droit. Personne ne l'aidait et l'on ne croit pas qu'elle ait été payée. Elle vint en Angleterre pour apprendre l'anglais et demeurer chez des amis. C'était en 1916. Outre un physique agréable, elle savait se rendre intéressante. Elle dansait ; elle jouait du piano. Les gens du meilleur monde recherchaient sa société. Les flirts étaient alors à l'ordre du jour ; elle en ébauchait avec des officiers en permission ou avec d'autres personnalités capables de la servir dans ses noirs desseins. La jeune Scandinave apprit ainsi des choses fort utiles et, toujours grâce à la séduction de ses charmes, elle obtint la permission de correspondre avec des amis, dans son pays, par la valise d'un diplomate neutre.

— C'est tellement plus rapide et plus sûr, disait-elle.

La mèche ne fut éventée que longtemps après, grâce aux révélations faites à Scotland Yard par une personne qui connaissait le contenu de chaque valise officielle expédiée par la légation en cause.

Un autre système de communication auquel les espions recoururent bien plus souvent que ne le soupçonnaient les autorités, c'était celui des femmes remettant aux officiers permissionnaires retournant au front des lettres pour être jetées à la poste dans un pays différent de celui où résidait à ce moment l'espion. Ce moyen offrait de grands avantages.

Supposez qu'une femme à Londres, pas nécessairement un agent elle-même, mais en contact avec un espion demeurant à Londres et désireuse de servir les intérêts de l'ennemi, demande à un officier retournant en France d'emporter une lettre pour la mettre à la poste à Boulogne, ou à Amiens, ou à Paris. L'enveloppe porte une adresse à Paris. L'officier accepte et jette la lettre dans une boîte de Paris. De cette façon, l'enveloppe porte un timbre avec l'estampille locale. Elle paraît inoffensive et banale. La missive en question a cent chances pour une d'échapper à l'œil vigilant de la censure parisienne. Elle arrive à son destinataire, un agent de l'ennemi résidant à Paris, qui la déchiffre et en envoie le contenu, selon son mode particulier, en Suisse. La femme de Londres a

réussi à dépister la censure anglaise, car la lettre, mise à la poste de Londres eût probablement été photographiée, examinée et passée à l'épreuve de l'encre sympathique.

Chose étrange, les officiers et les soldats ne furent jamais assez mis en garde contre le fait d'emporter ainsi des lettres hors de leur pays.

Il arriva même une fois qu'un officier anglais trop galant promena en automobile, d'Italie à Paris, une actrice germano-américaine. Il paraît qu'à la frontière on ne leur posa nulle question indiscrète ; la dame en question avait probablement été émmittouflée dans un manteau kaki. C'est à Paris seulement que l'on fit savoir à l'officier que sa belle compagne avait été longtemps suspectée à Londres et à Paris ; que les Français avaient été trop heureux d'accéder à sa demande de voyage en Italie ; qu'ils s'étaient résolument opposés à ses efforts pour revenir en France, et que les autorités dans les gares de chemin de fer avaient été spécialement averties d'empêcher son retour en territoire français. C'était pour quoi d'ailleurs elle avait suggéré innocemment à son admirateur, de faire cette randonnée en automobile pour rentrer dans Paris.

\* \* \*

Des gentes dames, passons maintenant aux rues des marins.

Pour protéger l'Angleterre contre les espions, il nous aurait fallu examiner tout marin arrivant d'un port neutre, depuis la doublure de son béret jusqu'aux semelles de ses chaussures et celles-ci tout particulièrement, car elles étaient une excellente cachette pour dissimuler les documents. Si l'on considère les milliers d'individus qui arrivaient dans les ports, on voit combien la chose était irréalisable.

Un vaisseau était sous vapeur, par exemple, à Hull, en partance pour Gothenbourg. Les fonctionnaires des douanes et les détectives des docks le visitaient à fond pendant que l'équipage flânait aux alentours. A un moment donné, un homme s'écartait un peu, derrière quelques barils ou quelque amoncellement de ballots. On lui tendait une enveloppe... Une demi-heure plus tard, le vaisseau partait avec un renseignement pour l'ennemi.

On peut affirmer que les plus dignes de confiance et les plus intelligents parmi les hommes formant l'équipage des vaisseaux neutres, comme les officiers, le steward, etc... étaient souvent chargés de transmettre des instructions verbales aux espions allemands et même de leur verser de l'argent de la part de leurs employeurs. Ce danger subsistera toujours. Il ne pourra qu'être atténué par certaines mesures opportunes telles que l'arrestation du consul Ahlers et du pasteur allemand à Sunderland.

Le cas échéant, il faudra consigner à bord les équipages des vaisseaux neutres pendant toute la durée de leur séjour dans le port et défendre à toute personne non autorisée d'entrer en rapports avec eux, ce qui d'ailleurs ne sera pas chose aisée.

Des officiers du Service des Renseignements avaient pour mission de contrôler dans les divers ports tous les vaisseaux marchands à l'entrée ou à la sortie. Un officier, par exemple, résidait à Cardiff pour contrôler principalement le trafic espagnol avec Bilbao ; un autre, à Newcastle, contrôlait les arrivées et les départs des vaisseaux scandinaves. En plus de leurs connaissances linguistiques, il fallait à ces officiers une grande perspicacité pour être à même, dans le contre-examen des suspects qui formait une grande partie de leur tâche, de pousser à fond leur interrogatoire et de profiter d'une explication obscure ou d'un mot échappé par mégarde. Il leur fallait aussi être passés maîtres dans l'art de bluffer. C'est par le bluff seulement qu'un Espagnol fut amené à confesser

qu'il avait reçu dix-sept mille pesetas pour venir espionner en Angleterre.

La façon dont deux officiers de marine allemands passèrent entre les mailles du filet du contre-espionnage britannique en se donnant comme marchands de cigares jette une autre lumière sur l'espionnage en temps de guerre.

Ces deux hommes employaient comme code un catalogue de cigares illustrés, dont cinq types de cigares correspondaient à des unités navales. Les très gros cigares, c'était les cuirassés ; les gros signifiaient les croiseurs-cuirassés ; les moyens, les croiseurs et croiseurs légers ; les petits, les destroyers et les torpilleurs ; les très petits, les sous-marins. Les espions se séparaient pour faire la tournée des principaux ports et communiquaient ainsi avec leur firme en Hollande :

«Harwich» : Prière d'envoyer douze cents havanas n° 2, six cents n° 3 et deux mille-demi Coronas. »

Ce qui voulait dire :

« Il y a maintenant dans le port douze croiseurs-cuirassés, six croiseurs et croiseurs légers et vingt sous-marins. »

C'est en quelque sorte à une négligence de leur part que ces deux Allemands durent d'être inculpés, puis jugés. Il eût été difficile de faire la preuve de leurs agissements si, interrogés séparément, chacun n'avait répondu de façon contradictoire.

Un système de communication secrète qui florissait au début des hostilités et même au cours de la guerre, c'était l'insertion d'annonces dans les journaux. (Voir le cas Müller, cité plus haut.) Les colonnes du «Times» devaient toujours être soigneusement examinées de crainte qu'une annonce personnelle, apparemment banale, ne dissimulât un message secret. Je me souviens d'un avis inséré dans le «Times» relativement à la vente d'un chien qui dissimulait l'information qu'une division britannique était déplacée de Salonique en Egypte. Une branche spéciale de la censure ne faisait que passer en revue toutes les annonces insérées dans les journaux anglais et étrangers.

Une femme, qui fut plus tard fusillée à Toulon, fut prise au moyen d'une annonce de journal. Dans certains périodiques parisiens d'allure légère, tels que la «Vie Parisienne», il y eut pendant la guerre une page consacrée aux officiers et aux soldats qui demandaient des «marraines». Cela débutait par un échange de correspondance, puis une entrevue s'ensuivait entre le filleul et sa bienfaitrice.

L'objectif principal d'un poilu, en entrant en relations avec une femme inconnue et peut-être laide, était d'engager sa marraine à lui envoyer des dons en nature, voire même en espèces. C'était une porte ouverte pour les espionnes. En répondant à ces demandes émanant des tranchées, il devenait possible de repérer des unités en campagne et, plus tard, lors d'un premier rendez-vous, de questionner les filleuls pour obtenir des détails sur leur vie au front.

Le contre-espionnage français, qui d'ordinaire n'était pas long à flairer les tentatives d'espionnage, ne défendit ces annonces relatives aux marraines qu'à partir de 1917 (1). Il est possible qu'au préalable il ait tenté de surprendre quelques espionnes et que pour cette raison il ait laissé subsister cette rubrique.

On découvrit ainsi l'espionne de Toulon, par le simple stratagème qui consista à demander à un agent de se donner comme poilu, d'insérer une annonce, de correspondre et, plus tard, de voir cette fameuse marraine. Grâce à son habileté, le filleul sut endormir les soupçons de la femme qui se révéla sous son véritable jour.

(1) En fait on les toléra à condition que les numéros des unités ne fussent pas imprimés.

J'ai déjà mentionné les possibilités de l'emploi de la télégraphie sans fil et des pigeons comme moyens de communication entre les lignes. Si les pigeons et la T. S. F. étaient impraticables pour de courtes distances, ils l'étaient doublement encore lorsqu'il s'agissait de communications entre des zones éloignées. Les précautions contre les «fuites» étaient les mêmes dans la plupart des pays belligérants : enregistrement des pigeons-voyageurs, interdiction aux civils de se servir de la T. S. F., etc... D'autre part, au bout de très peu de temps, les restrictions concernant le télégraphe devinrent si sévères que les espions l'évitaient comme la peste.

En Belgique, on eut recours à d'étonnantes ruses pour dépister les autorités du contre-espionnage allemand toujours à l'affût des civils qui portaient des renseignements à la frontière hollandaise.

Il n'y a pas longtemps, je me trouvais dans les ruines des grandes aciéries Ougrée-Marihaye à Liège. Mon guide, le directeur des travaux, me raconta qu'il avait passé deux ans dans une geôle allemande parce qu'on l'avait soupçonné d'être un espion.

—Et l'étiez-vous ?

Il me regarda un instant, puis répondit :

— Ma foi, ils ne se trompaient pas tout à fait, les Boches. Pendant deux ans, j'ai communiqué tout ce qui se passait à Liège au Grand Quartier Général belge au Havre. Pour cacher mes rapports jusqu'à la frontière hollandaise, je les roulais autour du tuyau d'échappement de mon auto et je les recouvrais d'une bande de feutre.

Les espions belges dissimulaient leurs rapports dans du pain et d'autres aliments ; dans certains cas, ils allèrent jusqu'à avaler les morceaux de papiers révélateurs. La fouille individuelle de tout homme, femme ou enfant, telle que la pratiquaient les Allemands à la frontière, enlevait toute possibilité de cacher des documents sur soi. Néanmoins, inutile d'ajouter que les lourds Teutons furent joués plus d'une fois.

Le plus beau document d'espionnage que je me rappelle avoir vu est un numéro de l'«Etoile Belge» daté de la fin du mois d'août. Il se trouve actuellement au musée du «War Office». Il est taché de graisse comme s'il avait servi à envelopper du beurre et le milieu en est brûlé. Il arriva autour d'une paire de chaussures que portait un réfugié belge les premières semaines de la guerre. On peut y lire, tracé au jus de citron, à travers les taches de graisse et s'arrêtant soigneusement aux endroits calcinés pour continuer du côté opposé, la nomenclature complète de tous les trains militaires qui traversèrent Liège jusqu'au 22 août 1914. L'héroïque observateur s'était caché près de la voie pour noter jour par jour ses observations. Ses renseignements, envoyés immédiatement au général French, qui alors battait en retraite dans la région de Mons, furent de la plus grande valeur.

Un autre document remarquable consiste en un agrandissement photographique d'un plan d'Amsterdam. L'original, de la grandeur d'une carte postale, fut envoyé par la poste dans une lettre. Presque indéchiffrables, le long des lignes de tramway marquées sur le plan, se trouvent les traits et les points du télégraphe Morse. Quand ceux-ci apparurent dans l'agrandissement, ils révélèrent un message chiffré donnant le signallement d'un espion dangereux, ce qui permit aux autorités de l'appréhender.

Les Allemands usaient fréquemment des encres sympathiques. De nombreux espions pris en Angleterre, comme Kupferlé, qui se suicida, Ernest et Eva, furent découverts grâce à la vigilance de nos experts chimistes. Il est probable d'ailleurs qu'un grand nombre d'agents de l'ennemi ont échappé à la détention et sont encore parmi nous,

aujourd'hui que leur mission temporaire est terminée. Ils doivent cette chance à la perfection de l'industrie des encres sympathiques allemandes, plutôt qu'à leur propre habileté.

Il fallait admirer aussi les méthodes adoptées par les Allemands pour introduire en Angleterre, à l'usage de leurs agents des encres invisibles nouvelles. Le laboratoire du Service des Renseignements, en Allemagne, trempait des vêtements, des vestes et des pantalons, dans certaines mixtures. Les habits traités de la sorte parvenaient très naturellement en Angleterre par la Mer du Nord, dans la malle d'un industriel neutre voyageant librement. En Angleterre, vestes et pantalons étaient remis à un agent-résidant qui, par un simple procédé chimique, en extrayait la dernière encre sympathique inventée par les Allemands. Les autorités britanniques découvrirent le stratagème en soumettant à l'expertise une paire de vieux chaussons pris sur un suspect. On y trouva les ingrédients nécessaires à la préparation d'une nouvelle encre jusqu'alors inconnue. Le danger devint si grand qu'on dut établir un laboratoire de recherches à Londres pour y pratiquer l'analyse des vêtements et des objets d'usage personnel qu'apportaient tous les suspects arrivant du continent.

#### XLVI.

### LA RUSSIE SOUS LE REGIME BOLCHEVISTE

Il nous faut maintenant retourner vers la Russie, le pays tombé au pouvoir du bolchévisme.

Les contre révolutionnaires avaient toujours continué à espérer l'intervention des Alliés. Celle-ci se borna à appuyer la formation de nouveaux états limitrophes. Il fallait craindre certains événements possibles, au cas où les bolchévistes russes viendraient à donner la main à leurs adeptes en Allemagne.

La situation en Russie était terrible.

M. Oudendijk, ministre des Pays-Bas à Pétrograd, qui se rendit digne d'éloges par ses protestations incessantes contre les excès bolchévistes à l'égard de sujets de l'Entente, revint de Russie au début de décembre, à la suite d'un conflit entre les Pays-Bas et le gouvernement bolchéviste.

À Londres, on l'interviewa. Il mit en garde le monde entier contre les bolchévisme « qui signifiait la fin de la civilisation. La classe ouvrière en Russie n'avait jamais été si faible, les fabriques étaient minées et ne pourraient être relevées sans l'aide du capital étranger. La corruption et la tyrannie sont incroyables. »

Au moment où le représentant des Pays-Bas avait quitté Pétrograd, trois semaines auparavant, la famine y régnait. « Il est impossible, dit-il, de prédire l'avenir, mais le monde entier devra coopérer pour tirer encore quelque chose de cette ruine.

M. Oudendijk fit savoir en outre « que le bolchévisme, en pratique, signifie qu'on paye de forts salaires, qu'on ne travaille pas et qu'on met la main sur la propriété d'autrui sans être puni. L'avenir paraît sans espoir ; si la Russie reste dans l'état actuel, elle sera certainement vite ruinée. Où règne le bolchévisme, la nation court à sa perte.

J'ai connu autrefois une usine où travaillaient habituellement 12.000 ouvriers ; actuellement, ils sont 800 qui ne travaillent que moyennant de très forts salaires. A l'occasion des fêtes anniversaires de la révolution, des ouvriers désireux de retourner pendant quelques jours dans leurs villages, furent obligés de rester en ville. Un exemple de cette nouvelle liberté à laquelle on rend là-bas hommage : ces ouvriers furent obligés de prendre part aux cortèges à travers la ville et, pour les empêcher de partir, les bolchévistes organisèrent des contrôles dans les gares.

Lors du départ de la colonie anglaise, un certain nombre d'ingénieurs anglais quittèrent les usines

où ils travaillaient ; les ouvriers s'assemblèrent autour d'eux et leur dirent qu'ils espéraient les voir revenir bientôt. »

Au reste, on ne savait guère ce qui passait réellement en Russie.

Les relations étaient, pour le surplus, très contradictoires.

Lloyd George déclara qu'il ne craignait point le bolchévisme.

Nous avons une idée de la situation en Russie par la lecture du livre « En Prison sous la terreur russe » (1), de Ludovic Naudeau. Celui-ci était rédacteur en chef du « Journal de Russie », paraissant en 1918, à Moscou.

Le 30 juillet 1918, Naudeau fut arrêté dans son bureau, inculpé d'être un contre-révolutionnaire.

Cette arrestation eut lieu par ordre de la commission extraordinaire.

Qui détenait le pouvoir ?

Certains individus étaient investis d'une grande autorité.

À la commission extraordinaire, Naudeau fut interrogé par un adolescent d'une vingtaine d'années et par quelques matelots.

L'interrogatoire ne fut qu'une formalité.

En fin de compte, Naudeau échoua à la prison de Tagannka. Il passa devant beaucoup de cellules où il put voir, derrière des barreaux de fer, des visages pâles et émaciés

On l'enferma dans la chambre n° 5, où se trouvait une vingtaine de prisonniers. La première rencontre qu'il y fit fut celle de Vilennkine, officier d'ordonnance du général Gourko, qui avait combattu sur le front septentrional. C'était comme toute l'ancienne Russie qui lui apparaissait ainsi brusquement. Mais l'officier parla du présent, disant :

« Six de nos camarades qui habitaient cette chambre, jusqu'à ce jour, viennent précisément de partir tout à l'heure. Le même panier à salade qui vous a portés jusqu'ici était venu vers trois heures les prendre pour les conduire dans une caserne où ils seront très probablement fusillés demain matin. Six jeunes officiers magnifiques, l'élite vraiment de ce qui restait de l'armée russe ! L'un d'eux a combattu au front français. Outre la croix de Saint-Georges, il a reçu la Légion d'honneur, la croix de guerre française et une médaille militaire anglaise.

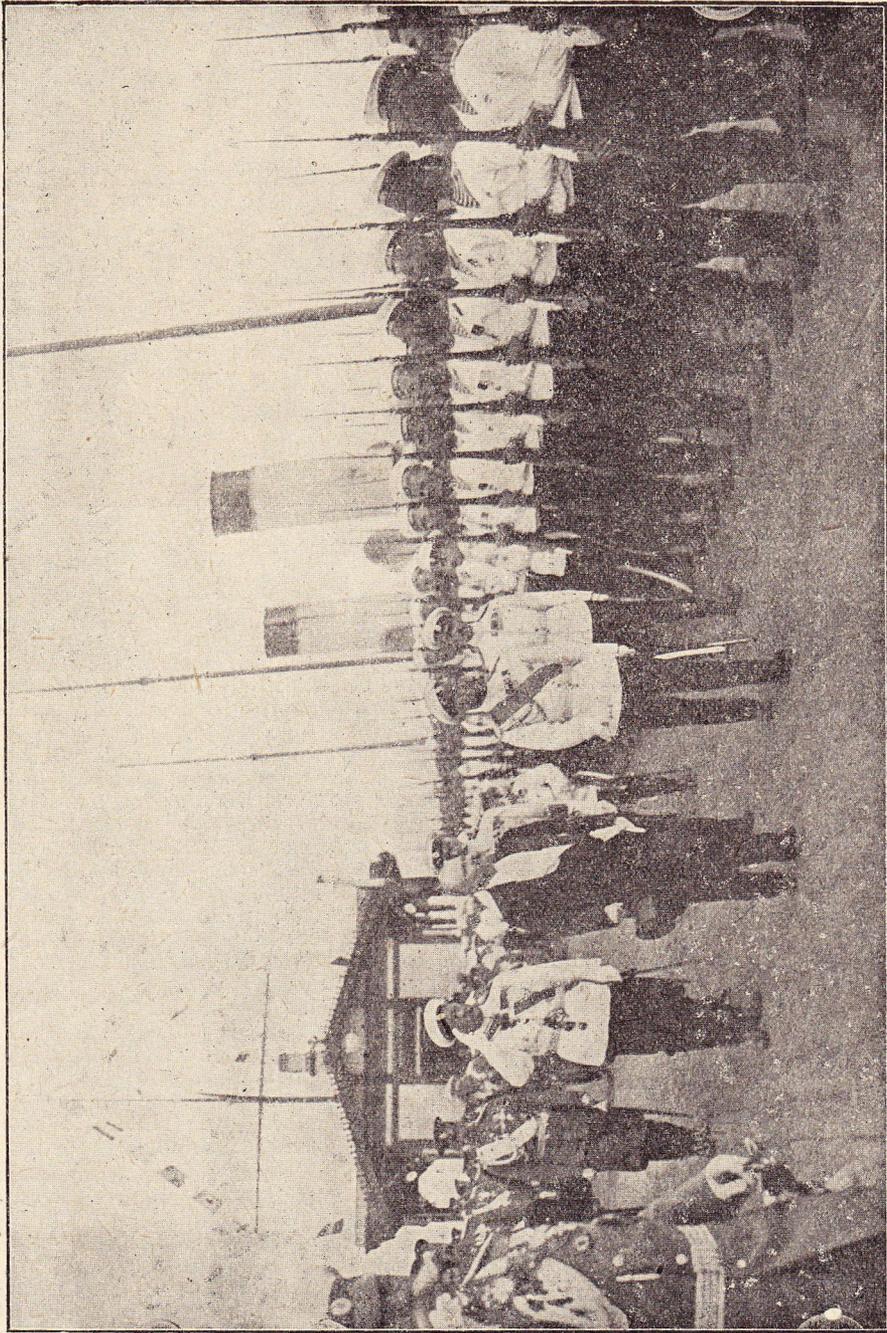
C'est le brave des braves. On massacre ainsi les éléments énergiques qui eussent pu essayer, en de meilleures circonstances, de sauver la Russie. Nous avons été dans cette chambre n° 5 jusqu'à quinze membres de l'ancienne « Ligue pour le salut de la patrie russe. » Il n'en reste plus en ce moment que trois dont je suis. Les autres ont été passés par les armes ou vont l'être. Si l'on doit nous détruire tous, que ne le fait-on en une seule fois : à quoi bon nous infliger cette angoisse de tous les instants que nous subissons ici ?

Chaque fois que s'approche un geôlier, chacun de nous se demande si cet homme n'a pas été envoyé pour le conduire au véhicule que le transportera jusqu'au poteau d'exécution.

Chaque appel nous fait pressaillir. C'est mourir mille fois que de vivre ainsi dans la prévision toujours plus immédiate d'une exécution qui, logiquement, devra se produire.

Puisqu'on a tué nos camarades, pourquoi ne nous tuerait-on pas, nous qui avons fait ce qu'ils ont fait ?

Si seulement, poursuivit pensivement Vilennkine, on était sûr d'être fusillé proprement, cela consolerait ! Mais voilà ! Il y a eu des malheureux qui, atteints seulement aux jambes ou au bas-ventre, ont râlé sur le terrain, pendant des heures, avant qu'on songeât à les achever d'un coup de revolver. Tout cela n'est pas gai, certes !... Mais, malgré tout, conclut Vilennkine, nous subsistons avec une sage philosophie. C'est sans doute la vie au front qui



Visite du président de la République Française au Tzar Nicolas, peu avant la déclaration de la guerre. Les jours où le tzarisme étalait encore toute sa puissance formaient un contract frappant avec la désorganisation complète de la Russie, que nous décrivons.

nous a préparés à supposer, sans trop nous laisser abattre, notre existence végétative dans cette salle ténébreuse, dans cet espace réduit où nous pouvons à peine remuer, lugubre antichambre du cimetière. Vous constaterez que nous ne nous démolisons pas. »

Des sacs sur une charpente en bois : voilà les couchettes.

Tous ces gens étaient emprisonnés pour leurs idées et leurs opinions. On les accusait d'avoir pris part à la contre-révolution. On y voyait des dirigeants socialistes, des chefs, des membres directeurs de syndicats, etc.

Cette prison était misérable. Les matelas fourmillaient de vermine. On amenait continuellement de nouveaux prévenus. Ceux-ci dormaient couchés sur la table destinée aux repas, ou sur les bancs.

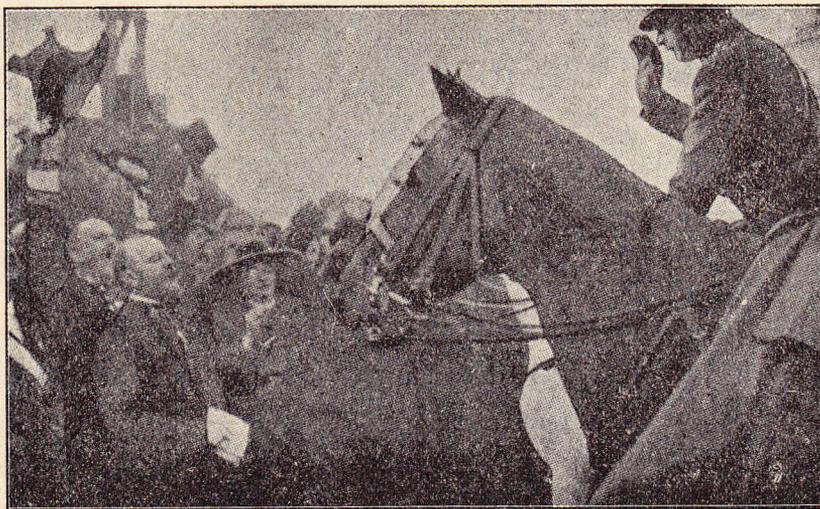
Beaucoup n'avaient pas pu changer de linge depuis plusieurs semaines.

La chaleur, la poussière, l'alimentation insuffisante débilitaient les corps.

Dans la suite, une maladie épidémique se déclara à la prison de Tagannka. Naudeau avait déjà été transféré dans une autre geôle, mais il atteste que la moitié des détenus succombaient les uns sur les autres, en véritables files.

La nourriture consistait essentiellement en un morceau de pain noir. Deux fois par jour, on recevait une soupe d'une odeur détestable où s'apercevaient des morceaux de poisson fumé. Des privilégiés recevaient de temps à autre, du dehors, quelques victuailles.

Parfois, on entendait des cris féroces. Ils provenaient de cette partie de la prison où étaient enfer-



Le bourgmestre Max salue le Roi Albert à la Porte de Flandre à Bruxelles.

més les criminels de droit commun. Ceux-ci se battaient pour la nourriture. C'est qu'il ne leur arrivait jamais aucun envoi du dehors.

Les plus grands, les plus forts s'emparaient des rations des plus faibles qui essayent de défendre leur nourriture et résistaient jusqu'à ce qu'ils fussent assommés. Aussi des plus débiles succombaient-ils bientôt.

Les gardiens contaient parfois ces choses en ces termes : « On retire les cadavres quand on a le temps, d'ailleurs que pourrions-nous faire ? Nous n'avons ici ni hôpital, ni médicaments, ni vivres, et puis, du train dont vont les choses, c'est la population entière de la Russie qui va mourir. Que faire ? Non, mais dites-nous, s'il vous plaît, que peut-on faire ? »

Naudeau avait été témoin d'un entretien entre les jeunes officiers, dont nous avons entendu parler plus haut, et leurs fiancées. Ils tenaient ces jeunes filles étroitement enlacées. L'une d'elles était la princesse Turkestana. D'autres officiers causaient avec des parents ou recevaient des paquets de vivres.

« Le fait qu'on les eût autorisés, écrit Naudeau, à recevoir ainsi, directement, leurs proches sans même leur imposer de parler à ces affreux guichets où deux treillis de fil de fer, distants l'un de l'autre d'un mètre, séparent les interlocuteurs, ce fait me rassura d'abord en ce qui concernait leur sort futur. »

Mais « le lendemain du jour où j'avais rencontré au bureau de la prison le groupe des jeunes officiers nous vîmes, dans le corridor, passer devant les baies grillées de la cellule n° 1, le lugubre géolier dont la vue nous causait à tous un tressaillement. Quand cet homme de malheur apparaissait vers le soir, tenant à la main une feuille de papier, c'était presque toujours pour venir héler ceux qui, dès le lendemain matin, se trouveraient les mains derrière le dos contre un mur.

Ce personnage dégingandé avait de gros yeux verts qui luisaient dans un visage couleur de poussière, un visage enveloppé d'un grand rectangle de barbe acajou soigneusement peigné et huilé.

Il portait avec une certaine coquetterie, l'uniforme des gardiens de la prison. Il avait toujours quelque chose de particulièrement alerte et de prime-sautier quand il arrivait à larges enjambées, cependant que son grand sabre lui battait les mollets. Un rictus mettait une jocosité sinistre sur la face de ce hère et c'était avec une parfaite bonne humeur qu'il préparait à ses contemporains les votes de l'éternité.

Les habitants de la chambre n° 1 avaient surnommé ce frelampier « de corbeau » et nous apprîmes plus tard que d'autres groupes de prisonniers l'avaient baptisé, les uns « de fossoyeur » et les autres « de chacal ». — Ce jour-là, le corbeau passa devant la chambre n° 1 sans s'y arrêter et nous respirâmes.

Quelques minutes plus tard, il revint désinvolte et affairé toujours preste, toujours svelte et heureux de vivre. Derrière lui, marchaient, pâles mais très fermes, les quatre jeunes officiers de la chambre n° 5 que le hasard d'une rencontre m'avait observé, la veille, dans des détails touchants de leur vie intime.

Je les revois bien souvent, défilant l'un derrière l'autre, pour la dernière fois, devant le théâtral décor que formaient les vastes grilles de la chambre n° 1.

Quoi, était-ce possible ?

Tout ce que ces jeunes gens représentaient d'espérance, de capacité et d'amour allait-il donc être aussi stupidement détruit ?

Je frissonnai. Un grand silence s'était fait dans notre chambrée et ce silence se prolongea jusqu'à l'heure de notre sommeil.

Je m'imaginai ce que devaient être les pensées de ces victimes, attendant l'aurore fatale : je me réveillais quand s'allumèrent les premières lueurs orientales et nous sûmes, deux jours plus tard, que ce matin-là, ce matin même, elles avaient été fusillées sous les frondaisons du parc Petrowsky.

Rares étaient les jours où le joyeux flambard ne déambulait point dans notre corridor et où il ne disparaissait pas entraînant avec lui des proies.

Quelque temps après la mort des prisonniers de la chambre 5, nous le vîmes surgir et il fit halte devant notre habitacle, toujours de belle humeur comme un homme dont la conscience ne souffre d'aucun remords.

On sentait qu'une idée véritablement joviale hantait l'esprit de ce drille ; il préparait quelque plaisanterie et elle serait, sans contestation possible, du meilleur goût.

Nous nous taisions tous.

Lequel d'entre nous allait être appelé ?

Le loustic prenait son temps, ompulsant sa liste ; puis il cria le nom de-Caucasien de Iarlostav qui avait été amené à Tagannka en même temps que moi, dans la voiture cellulaire.

Le prisonnier interpellé s'était avancé et ses yeux noirs s'ouvraient hagards sur sa face soudainement devenue pâle ; — « Allons, viens, «dousha moia», viens mon âme, viens mon pigeon, susurra

très gentiment le corbeau, viens ! Tu es en liberté, en liberté, entends-tu ? Tu es libre ! viens vite ! »

L'ancien combattant de Iaroslav se mit à gambader, il serrait les mains de tous ceux qui l'entouraient, il était fou de joie. Moi-même je le congratulais, car j'avais pris en affection cet esprit simple qui, fréquemment, quand il m'avait vu abattu, s'était approché de moi, plein du désir charitable de me reconforter, et pour y parvenir, invoquait le bon Dieu dans son mauvais russe. Combien de fois ne l'avions-nous pas vu faire pieusement ses dévotions dans la cour de la prison, cet honnête mahométan ! Ses prières avaient donc été exaucées ! Tous ceux qui étaient au courant de son passé songeaient qu'il était bien heureux de s'en tirer à si bon compte.

Lui-même, avec une verve intarissable, sans se méfier des espions qui vivaient parmi nous, il nous avait souvent, trop souvent, raconté comment il avait fait le coup de feu à Iaroslav contre les bolcheviki. Son frère, tué à côté de lui, pendant la bataille qui avait ensanglanté cette ville, il le dépeignait comme un héros !

Ce brave homme était sauvé.

Tant mieux ! songeais-je.

Le grille s'était vite entre-bâillée pour se refermer aussitôt derrière lui.

Cependant le corbeau s'était éloigné pour aller chercher dans les salles voisines d'autres prisonniers. Le caucasien était toujours là dans le corridor, attendant qu'on le rendit à la liberté.

Mais le faraud finissait par reparaitre, traînant derrière lui sa moisson et, de l'autre côté des barreaux, nous tous qui ne cessions d'avoir les yeux tournés vers celui qu'on élargissait, nous devinâmes, nous comprîmes qu'il venait d'apprendre quelque affreuse nouvelle : sa face était soudainement devenue contractée et verdâtre, nous vîmes qu'il voulait nous adresser quelques mots dont le son ne dépassa point ses lèvres.

Le corbeau, lui, toujours content, rassemblait sa petite caravane : « Allons ! en avant ; «dousha moia» cria-t-il allègrement. Tous partirent et déjà nous nous désolions de ce que notre camarade, bien loin d'être remis en liberté, fût appelé à la commission extraordinaire.

On savait ce que cela voulait dire, au mois d'août, alors que la Terreur était à son paroxysme.

Une sorte de tribunal composé de trois ou quatre énergumènes anonymes, sans mandat, sans responsabilité, vous jugeait en hâte, pour la forme au cours de la nuit et, au petit jour, quelque fourgon automobile vous conduisait au champ d'exécution. Voilà précisément ce qui arriva au prisonnier de Iaroslav. Il fut passé par les armes quelques heures après nous avoir quittés, et le corbeau estima plaisante la bonne farce qu'il avait combinée pour lui.

Cependant, à mesure que certains habitants de la chambre 1, étaient, les uns exécutés, les autres transférés en d'autres geôles ou mis en liberté, des nouveaux venus s'installaient à leur place. »

A Tagannka, on voyait d'anciens riches, des hauts fonctionnaires, des autorités de jadis, des officiers supérieurs et des nobles qui étaient maintenant obligés de nettoyer les W. C. et de s'acquitter d'autres besognes aussi répugnantes.

M. Naudeau rencontra là un colonel qui avait appartenu naguère à l'état-major de la 7e armée, en Galicie.

Les bruits les plus extravagants circulaient parfois dans la prison.

« Tantôt, écrit Nandea, c'était Trotsky qu'une subite révolte des masses ouvrières des usines de Sormovo avait réduit à une ignominieuse capitulation, tantôt le bruit courait que l'armée tchéco-slovaque s'était emparée de Riazan, ville située à une distance relativement peu étendue de Moscou. Bien plus, nous étions secrètement mais positivement in-

formés que plusieurs centaines de Tchéco-Slovaques, sous des habits d'artisans et de paysans, s'étaient déjà faulillés dans la capitale et que, munis de bombes, ils se préparaient à entourer notre prison, au moment où la lutte approcherait de son terme, afin d'empêcher que les gardes rouges ne cédassent à la tentation qu'ils éprouveraient sans doute, à la dernière minute, de venir nous occire. »

Beaucoup de soldats tchéco-slovaques étaient enfermés à Tagannka.

D'aucuns, en dépit de leur épouvantable situation, parvenaient à conserver leur courage, grâce à de telles chimères.

Aussi bien, tous espéraient l'arrivée des troupes libératrices de l'accident !

La population moscovite allait se soulever... mais on oubliait que les oppresseurs seuls disposaient d'armes. Les plus pessimistes avaient néanmoins quelque confiance dans l'action des Tchéco-Slovaques et des Japonais.

Parmi les prisonniers tchéco-slovaques enfermés avec nous, il y avait des hommes intelligents, instruits pondérés. Aucun d'entre eux ne doutait alors qu'une armée japonaise n'allait s'avancer très rapidement à la rescousse de ses compatriotes.

La situation stratégique était, à ce moment-là, extrêmement favorable à une intervention. L'armée était encore sans organisation et sans gros effectifs. Les Tchéco-Slovaques occupaient la majeure partie du chemin de fer sibérien.

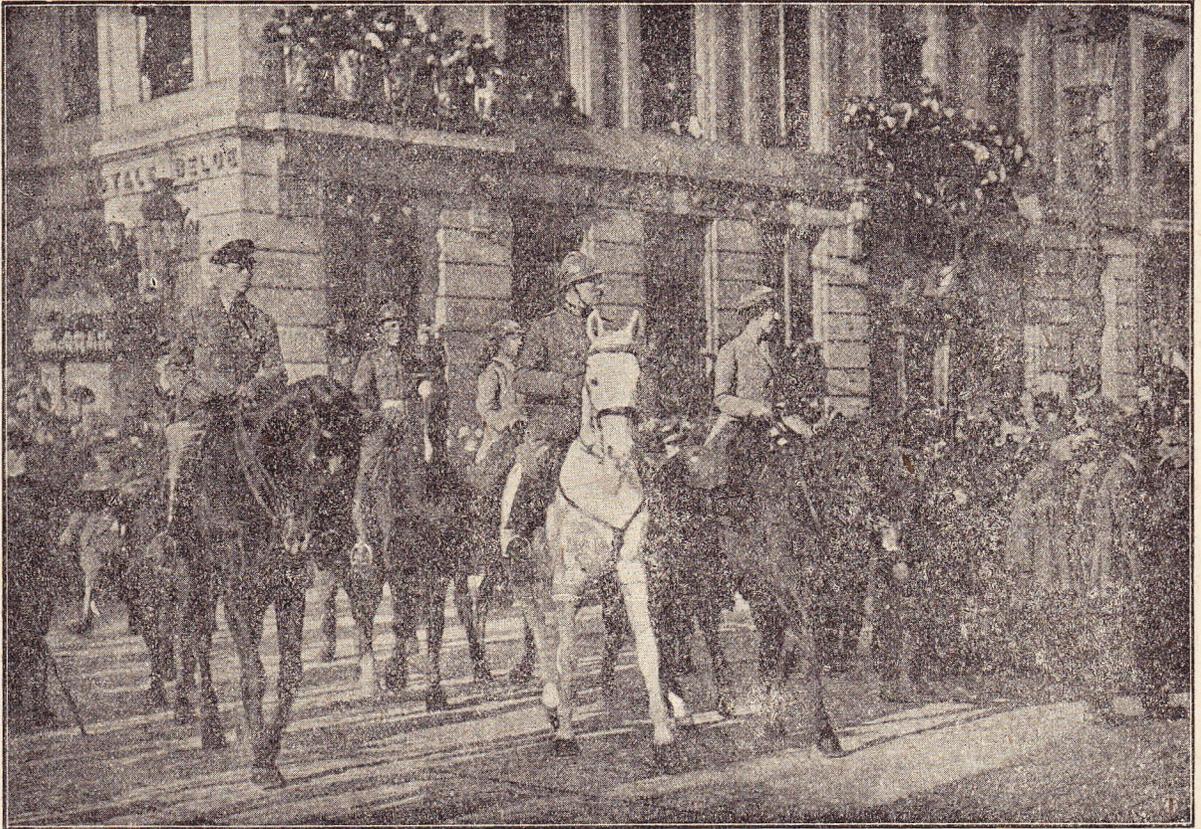
Par conséquent les Japonais, si telle eût été leur intention, eussent pu y progresser très vite sans avoir à conquérir ni à reconstruire aucun tronçon de voie ferrée ni aucun ouvrage d'art. Tout ce que j'avais entendu dire en juillet dans les milieux où je prenais mes informations quand j'étais, encore libre me donnait à croire que les Alliés avaient décidé d'agir avec ensemble et décision. Il est certain qu'au cours de l'automne une force japonaise, même peu considérable, serait vite arrivée avec les Tchéco-Slovaques jusqu'à Moscou.

Comment eussions-nous pu nous rendre compte que nos espoirs étaient vains quand il était de notoriété publique, pendant le mois d'août 1918, que le Soviet lui-même était en panique et se croyait perdu. Impressionné par les débarquements de Mourmane et d'Arkhangel dont il s'exagéra d'abord l'importance, effrayé par les mouvements des Japonais qui faisaient mine de pénétrer sans hésitation en Sibérie le Soviet s'attendait à être prochainement débusqué de sa position centrale de Moscou et détruit. Nous savions de la manière la plus sûre (et d'ailleurs les journaux bolcheviki le disaient clairement) que dans le monde des usurpateurs deux conceptions opposées étaient aux prises. Beaucoup de chefs du bolchévisme étaient d'avis qu'on tentât d'amadouer, par des démarches de conciliation l'état-majors étrangers, quand ils s'approchaient.

Mais il existait un groupe important et redoutable de terroristes qui déclaraient n'accepter aucune idée de faiblesse. Ces indomptables expliquaient que, si les impérialistes cernaient Moscou, alors les membres du Soviet s'enfermeraient dans le Kremlin après y avoir préalablement parqué tous les otages de la bourgeoisie russe et tous les agents de la politique des puissances alliées. Une explosion prodigieuse, un collectif autodafé, un incendie monstrueux dont l'horreur ferait oublier le nom de Rostopchine, engloutiraient au moment suprême le bolchévisme et ses victimes. Ainsi donc les usurpateurs, convaincus de leur fin prochaine, préparaient la pompe d'un suicide global. »

Mais on apprit alors que les Tchéco-Slovaques avaient dû reculer, n'ayant reçu aucune aide des Japonais.

Ou'on nous permette de relater ci-après ces événements.



Entrée triomphale de la famille Royale à Bruxelles.

Prince Albert d'Angleterre, Le prince héritier de la Belgique, Princesse Marie José, Le Roi Albert, La Reine Elisabeth

Dans l'été de 1918, le bolchévisme était entouré de foyers de résistance. Les chefs de ceux-ci s'efforçaient de faire converger leur action, mais ils en étaient empêchés par les grandes distances, ainsi que par la diversité de leurs intérêts.

Les Tchéco-Slovaques étaient maîtres de l'Oural. Un gouvernement sibérien se constitua à Omsk et un autre à Kharbin.

Les Austro-Allemands se trouvaient toujours au nombre de 500.000 hommes entre la Finlande et la Crimée.

Il va de soi que les autorités militaires des Centraux ne voulaient pas, pour leurs propres sujets, du bolchévisme qu'ils admettaient en Russie, quand il leur avait servi.

Les alliés décidèrent de pénétrer de deux côtés en Russie, par Arkhangel au Nord (sur la Mer Blanche) et par Vladivostock, port et terminus du transsibérien, sur la mer du Japon.

Le 6 août, Arkhangel fut occupé et des Japonais, des Français et des Anglais débarquèrent à Vladivostock.

Le 25 août, Lénine conclut un traité additionnel avec l'Allemagne, par lequel il céda définitivement la Livonie, l'Esthonie et la Georgie, s'engageait à payer une indemnité de 6 millions et demi de marks et à repousser de Russie les troupes de l'Entente.

Suivant toute apparence, il semblait que les plans de l'Entente eussent principalement pour but d'obliger Ludendorff à maintenir de forts contingents de troupes à l'Ouest de la Russie, lesquels ne pouvaient donc être envoyés sur le front français où Foch commençait son offensive décisive.

Mais on comprend comment en avril 1918, l'espoir ait pu naître chez les malheureux prisonniers de Tagannka.

Voici ce que Naudeau écrit :

« Graduellement, il devint clair à nos yeux, malgré le peu de renseignements vraiment sûrs obtenus à Tagannka, que les Alliés ne réussissaient point à adopter une politique commune en ce qui concernait les problèmes russes.

Les prisonniers tchéco-slovaques, en particulier, étaient dans une profonde consternation.

Ils redoutaient que le découragement ne se mit parmi leurs frères d'armes de Sibirie, quand ceux-ci constateraient que l'aide promise par les Alliés se limitait toujours à la puérité d'articles de journaux et au glouglou inefficace de déclarations et de discours. »

« Il était naturel, il était indispensable que la France, en 1918, sacrifiait tout à la nécessité d'abattre les agresseurs allemands. »

« Cependant la terreur continuait à étreindre Moscou. Les geôles, chaque jour, déversaient leur trop-plein à la fosse sanglante. Les journaux quotidiennement, publiaient de longues listes de noms suivies d'une brève mention de deux ou trois lignes, ou de deux ou trois mots, indiquant pour quel motif les victimes ainsi désignées avaient été envoyées ou supplicées.

La commission extraordinaire sentait que la besogne funèbre ne s'accomplissait pas assez vite. Tant d'allées et venues entre les prisons et la rue Lionbianka, où elle siégeait et où l'on ramenait les accusés, quand on jugeait bon de les interroger, ralentissait le travail des exécuteurs.

Elle dépêcha un jour son président, Djerjinsky, à la prison de Tagannka.

Cet homme maigre et noir, à la moustache tombante, aux yeux fiévreux et comme striés de sang, apparut, un jour, à l'aigle de notre corridor et il s'assit, de l'air le plus naturel du monde, à une petite table qu'occupaient habituellement nos géoliers.